

Voyage au bout de l'horreur

Le terrible mystère Romand

NOUVEAU OBSERVATEUR

04 JUL. 1996

PAR EMMANUEL CARRÈRE

Pourquoi le faux docteur, meurtrier de toute sa famille, a-t-il préféré l'imposture ? Pourquoi ni sa femme ni ses amis n'ont-ils jamais décelé la moindre faille, en vingt ans de mensonges ? Au procès, personne n'a trouvé de réponses

Il se revoit, le vendredi soir, assis sur le canapé du salon à côté de sa femme et tâchant de la consoler parce qu'une conversation téléphonique avec sa mère lui a fait de la peine. Ensuite, il y a un blanc, un trou dans ses souvenirs. On peut toujours imaginer qu'ils se sont querellés, qu'elle avait deviné la vérité à son sujet et lui demandait de s'expliquer ; il ne dit pas non : cela se peut, tout se peut, mais il ne se rappelle rien. L'image suivante, c'est le rouleau à pâtisserie taché de sang entre ses mains, le samedi matin, et le corps sans vie de Florence sur le lit. Ensuite les enfants se réveillent, et il est horrible de se rappeler comment il les a abattus à la carabine, mais il se le rappelle, il donne même des détails, avant de s'effondrer en hurlant dans le box.

Ensuite il va acheter les journaux - « le Dauphiné libéré » et « l'Equipe », d'après la marchande, mais il corrige doucement : « Certainement pas "l'Equipe", je ne l'achetais jamais » -, relève la boîte aux lettres, prend sa voiture et roule jusque chez ses parents, à 60 kilomètres, dans le Jura. Il revoit son père ouvrir le portail, puis il y a de nouveau un blanc jusqu'à ce qu'il le tue, et sa mère après lui. Ensuite, il prend la route jusqu'à Paris, y retrouve son ex-maitresse qu'il doit emmener dîner chez son ami Bernard Kouchner - une fabulation de plus -, et on ignore si durant cette soirée d'errance absurde dans la forêt de Fontainebleau il était conscient d'avoir tué sa femme, ses enfants, ses parents quelques heures plus tôt, ou s'il était arrivé à effacer cette réalité insupportable, à faire comme si ce n'était pas vrai.

Le dimanche matin, en tout cas, il est de retour chez lui, et c'est seulement à l'aube du lundi qu'il tente de s'empoisonner et incendie la maison. Durant ce dernier blanc, une vingtaine d'heures, a-t-il mangé, dormi, pleuré sur les cadavres des siens ? Personne ne le saura jamais puisque lui ne le sait pas. L'instruction, cependant, a établi qu'il a regardé la télévision et même glissé dans le magnéscope une cassette sur laquelle il a enregistré 240 minutes de n'importe quoi : des bouts de variétés comme il y en a le dimanche après-midi sur toutes les chaînes, hachés par un zapping frénétique, une seconde de ci, deux de cela, l'ensemble constituant une suite de flashes sans fil conducteur, un kaléidoscope morne et irregardable. La cassette n'étant pas vierge, on peut supposer - et, à son habitude, il ne dément pas - qu'il a enregistré cela pour effacer ce qu'elle contenait auparavant : des images des enfants, d'anniversaires, de sorties en montagne, des souvenirs de ce bonheur familial que lui seul,

depuis le début, savait bâti sur un mensonge.

On pense aux deux couches de cette cassette, au palais de justice de Bourg-en-Bresse, en regardant et en écoutant Jean-Claude Romand, faux médecin pendant dix-huit ans et meurtrier de sa famille quand il est devenu clair que son imposture allait être découverte. La plupart du temps, l'homme qui se tient dans le box, vêtu de noir, très amaigri, ressemble encore à ce que devait être ou du moins paraître le docteur Jean-Claude Romand. Comme



Jean-Claude Romand, 42 ans, lors de la première journée de son procès devant les assises de l'Ain, le 25 juin, à Bourg-en-Bresse.

lui il s'exprime bien, avec rigueur et précision ; il raisonne plus qu'il ne ressent ; il connaît son dossier, explique, rectifie, et on serait prêt à croire ce meurtrier si contrôlé, maître de son esprit, et donc responsable de ses actes.

Mais des moments surviennent, pas forcément spectaculaires, où la bonne cassette se déchire, s'efface, remplacée par un chaos de réflexes sans cohérence, de plaintes jamais poussées, de stocks mémoriels saccagés. Tout à coup l'homme se fissure, et on a l'impression d'être devant un gouffre. On sait avec certitude que ce silence blanc qui n'a cessé de grandir en lui depuis l'enfance, c'était exactement l'enfer. Cela dure peu, le gouffre se referme, Jean-Claude Romand se remet à argumenter, mais on a largement eu le temps de se demander, du haut de son ignorance clinique et contre quatre expertises psychiatriques, si vraiment sa place est bien là, devant une cour d'as-

sises, et si ce qu'on a senti vous passer sur l'échine n'était pas le courant d'air glacial de la psychose.

La justice, dans une telle affaire, cherche des pourquoi. Pourquoi n'être pas allé passer un examen qu'il était pratiquement certain de réussir ? Pourquoi avoir dit qu'il l'avait réussi ? Pourquoi s'être marié à une femme qu'il aimait en lui mentant, et n'avoir jamais essayé, par la suite, de lui avouer la vérité ? Pourquoi avoir trompé ceux qui lui faisaient confiance ? A ces questions, lui seul peut répondre, mais tout ce qu'il répond c'est qu'il se les pose aussi. Qu'il n'a cessé de se les poser pendant ces années d'imposture et ne cesse aujourd'hui de les retourner, en vain. Sans doute voudrait-il comprendre autant que nous, et peut-être le peut-il encore moins tant il semble privé d'accès à toute une partie de lui-même, celle qui mentait, celle qui a tué, et qui lui semble aussi étrangère, monstrueuse, qu'à nous.

De guerre lasse, on se rabat sur les comment, avec cet avantage qu'au moins on peut s'adresser à d'autres que lui. Pourquoi a-t-il menti, lui seul pourrait le dire et il ne le sait pas ; comment l'a-t-on cru, c'est une question qui concerne l'entourage, et sa femme, dont l'aveuglement est le plus troublant, n'est plus là pour répondre, mais ses amis si, qui étaient tous médecins, pharmaciens ou dentistes, habitaient à 5 kilomètres de l'OMS où il était censé travailler, et semblent ne s'être pourtant jamais posé de questions - non plus que la faculté de médecine, où il a été inscrit douze ans de suite en seconde année, ou que le fisc, auquel à près de 40 ans il déclarait zéro franc de revenu.

Un jour, si, pourtant, celui qu'il considérerait comme son meilleur ami, un médecin aussi, a eu un doute. Il ne s'est bien sûr pas dit que Jean-Claude était un imposteur, mais tout de même qu'il y avait quelque chose de bizarre dans sa vie professionnelle. L'idée lui est venue de le chercher dans l'annuaire de l'OMS, qu'il a posé sur son bureau. Il a fait le geste de l'ouvrir, et ce geste, s'il l'avait poursuivi, aurait été le premier d'une enquête qui peut-être aurait sauvé cinq vies. Mais il a eu honte, tout à coup, de nourrir un pareil soupçon à l'égard de son vieil ami. Il a reposé l'annuaire sur l'étagère. Et maintenant, à l'audience, il dit que depuis trois ans cette histoire l'a terriblement perturbé, fait réfléchir, qu'il ne comprend toujours pas, mais aussi qu'il y a d'autres choses dans la vie qu'il ne comprend pas, et qu'il a décidé de s'en accommoder, parce que c'est ainsi. Romand, derrière sa vitre, l'écoute sans expression. On ne sait pas ce qu'il pense, ni si lui-même le sait.

E. C.